

**Regard de l'extérieur et de l'intérieur
(Premiers pas dans l'Union européenne)**

Durant ces dernières années, nous, Bulgares, avons été submergés de centaines, sinon de milliers de lettres émanant de Bruxelles, sous la forme d'injonctions, de prescriptions, de recommandations, de rapports et de questionnaires. Les bureaucrates européens ont pris soin de nous expliquer dans le moindre détail ce qui ne leur plaisait pas chez nous, pourquoi, les changements que nous devons impérativement opérer, dans quel délai et de quelle manière. Le ton des messages a souvent varié : de flatteur et prometteur à froid et critique, en tout cas toujours avec une autorité qui ne souffrait pas l'objection. Ces lettres, nous les attendions comme des révélations. C'est d'après elles que nos chamans locaux décryptaient l'avenir de notre petite nation tourmentée. Nous répondions docilement, timidement, un peu évasivement, sans essayer de faire preuve d'originalité ou d'improvisation, comme on fait une déposition.

L'UE écrit, nous répondons.

Après tant de milliers de pages et de réponses, n'est-il pas temps, cependant, de changer le schéma de communication ? Écrivons nos lettres à l'Europe. Nous avons la chance d'être dans une position unique : à la fois dehors et dedans. Car nous sommes toujours plus ou moins des *outsiders*, mais, d'un autre côté, nous sommes désormais dedans. Alors, avant que la routine du quotidien européen bien rangé n'ait émoussé nos sens, tentons de voir l'Europe comme els autres ne peuvent plus la voir.... Peut-être nous aussi avons-nous quelque chose à lui dire ? Ce qui nous plaît, ce qui ne nous plaît pas, ce qui nous agace, ce qui, à notre avis, doit changer...

Prenons par exemple les tomates.

D'où vient, je me le demande, ce désir inextinguible, je dirais même pervers, de nos frères hollandais de cultiver des tomates ? Des tomates qui ont envahi les stands de tous les supermarchés européens dans un rayon d'au moins mille kilomètres à partir de ce petit royaume entreprenant. À première vue, elles ont l'air tout ce qu'il y a de plus authentique : rouges, luisantes, saines, se balançant de manière appétissante au bout d'une petite branche verte. Sauf qu'au goût, elles sont parfaitement insipides, on dirait même du plastique. J'ai bien envie de leur dire : hé, amis hollandais, laissez tomber ! Arrêtez d'induire en erreur les autres Européens ! Arrêtez de bousiller les exportations de nos frères des pays méridionaux plus pauvres, pour lesquels les tomates sont une tradition, un destin, une vocation. Hé, les Hollandais, on ne peut pas tout vouloir ! Et le fromage, et les tulipes, et l'extazy, et maintenant les tomates ! Laissez les autres vivre, tout de même !

Mais il y a toute apparence que je n'écirai jamais cette lettre. Les changements climatiques mondiaux sont en voie de détruire les stéréotypes existants. Je ne serais pas étonné si, dans dix ans, les champs de nos amis hollandais, qui se trouvent sous le niveau de la mer, étaient inondés, si les

tomates se mettaient à pousser dans les champs fertiles aux alentours d'Oslo, tandis que nous, descendants des légendaires jardiniers, nous n'avions plus qu'à faire des courses de chameaux dans le grand désert thrace... Alors, amis hollandais, vous pouvez bien cultiver des tomates autant que le cœur vous en dit, nous aussi, on va continuer à en cultiver tant que l'eau et les sables ne nous auront pas envahis, quitte à les importer de Norvège s'il le faut pour finir.

Non, je vais vous raconter une autre histoire. Elle est liée à mon premier voyage hors des frontières de l'UE, alors que je faisais déjà organiquement partie de cette même UE, et n'a rien à voir avec l'agriculture. Même si elle explique dans une certaine mesure la propension grégaire de l'Européen moyen à s'empiffrer de tomates hollandaises parfaitement insipides, de même que la relative stagnation dans la région en ce qui concerne des pensées *innovantes*...

Revenant de Chisinau, où m'avaient amené les voies impénétrables des échanges littéraires transfrontaliers, je décide de faire l'acquisition d'un vin local historique et d'une bouteille de whisky au *free-shop* de l'aéroport. Mes achats sont rangés avec les tickets de caisse dans des pochettes de nylon scellées, à première vue du moins, en conformité avec tous les règlements internationaux. Je voyage par Vienne avec environ une heure de battement entre les deux vols, ce qui est amplement suffisant pour me permettre de passer par les diverses procédures de sécurité sans hystérie superflue. J'attends patiemment mon tour, mets mon bagage à main sur le tapis roulant, enlève ma ceinture, vide mes poches et passe enfin sous le cadre étroit du scanner. Tout est impec. Je veux récupérer mes affaires lorsqu'un type rondouillard pose sa paluche rose sur la pochette en nylon. Il tâte les bouteilles sous toutes les coutures, inspecte les tickets de caisse et fronce les sourcils. Une dame coquette dans son uniforme se joint bientôt à lui et se met elle aussi à examiner la pochette d'un air soucieux. Ils échangent de courtes répliques en allemand avant de m'informer qu'ils ne peuvent me laisser monter à bord avec les bouteilles. Sous prétexte qu'elles proviennent d'un pays qui est en dehors de l'UE. Attendez, je me révolte, elles sont pourtant bien scellées, ces pochettes, avec les tickets de caisse et tout ce qu'il faut, suivant vos nouveaux règlements (j'ai bien envie d'ajouter « de merde », mais je me retiens).

Oui, mais elles ne viennent pas de l'UE, *sorry*.

Ils sont de plus en plus inflexibles. Au moment où je m'apprête à laisser tomber whisky et vin, dans un élan d'humanisme, le rondouillard me propose de retourner dans le hall central et de les enregistrer comme bagage ordinaire. En ce cas, il n'y aura pas de problèmes. Il jette un coup d'œil à sa montre : vous avez le temps. Il faut reconnaître, qui aurait envie de renoncer à pareilles bouteilles ? Je me retape escaliers, couloirs, douanes, je sors les trucs les plus précieux pour qu'on ne me les pique pas à l'aéroport de Sofia, je les répartis dans mes poches, je fourre les bouteilles dans le sac que je laisse partir sur le tapis roulant.

Je reviens juste pour *the last call*.

Suant et soufflant, énervé, je fourgue ma carte d'embarquement à l'employée rayonnante d'*Austrian Airlines* déguisée en petit chaperon rouge, pensant déjà au moment où je pourrai m'étendre sur mon siège, ouvrir ma canette de bière : le temps de lire le *Herald Tribune*, je serai chez moi. Quoi ? Quoi ? Je ne pige pas tout de suite. Le visage du petit chaperon rouge a maintenant une expression intransigeante et soupçonneuse. Elle insiste pour voir mon billet. « Mais je me suis déjà enregistré à Chisinau ! » je rétorque en brandissant ma carte d'embarquement. Ce n'est pas dans l'UE, montre ton billet ! Sauf que le billet, je le réalise seulement maintenant, est dans le sac que je viens de laisser partir pour la soute. Mais enfin, tout de même, si on m'a délivré une carte d'embarquement, c'est bien que j'avais un billet ! Je vous le donnerai en arrivant à Sofia, d'accord ? Non, pas d'accord. On me propose d'acheter un nouveau billet pour voyager jusqu'à Sofia, ensuite, on m'en remboursera une partie. Merci bien ! Entre-temps, le vol est fermé. Pour finir, avec un mélange de dégoût et de compassion, le petit chaperon rouge valide mon billet pour demain. Gratis. Il ne me reste plus qu'à extirper mes bagages des entrailles de l'aéroport, à condition, bien entendu, qu'ils ne soient pas partis pour Sofia... Si c'est le cas, il faudra bien, en effet, que j'achète un nouveau billet. Je passe les deux heures suivantes devant la porte du service *Lost & Found*. J'appelle des amis qui habitent à Vienne pour qu'ils m'hébergent, je maudis Chisinau et toute la Moldova... Enfin, j'aperçois mes bagages qui circulent, solitaires, sur l'un des tapis roulants.

Sauvé !

Le soir, dans le restaurant *Belgrade*, je raconte mes mésaventures à un ami autrichien, appelons-le Walter. Ben oui, c'est normal, dit-il en haussant les épaules. C'est ça, l'UE. Je veux dire, quand tu te ramènes avec diverses merdes *de l'extérieur*, tu ne peux pas t'attendre à autre chose. Walter est dans l'UE depuis qu'il est né, il n'a *de facto* jamais été à *l'extérieur*, même si l'Autriche n'a adhéré officiellement que dans les années 1990. Dans quelque temps, il ne serait pas étonnant que, moi aussi, je réagisse de cette manière. Mais je suis encore trop fraîchement dedans. Et j'ai l'impression que quelque chose ne va pas. Les règles sont une bonne chose. Il faut qu'il y en ait, je ne rue pas dans les brancards. Mais il faut réfléchir. Les modes d'emploi concernant la vie sont rarement utiles, même si un grand nombre d'experts se cassent la tête dessus. Dans ce cas, il ne s'agit pas seulement de bouteilles... Le monde est trop complexe pour être réglé à cent pour cent, comme nous essayons de le faire. Croyez-moi : je reviens de là vers où vous vous acheminez. Ça ne marche pas. D'autres vous le diront aussi. Je suis même certain qu'on vous l'a déjà dit. Seulement, voilà, vous n'écoutez pas. Mais alors, pourquoi on s'est donné ce mal de chien ? Pourquoi avoir fait tout ce chemin jusqu'à « l'avenir radieux » et retour ? On aurait peut-être dû rester gentiment à patauger dans notre marais et vous y attendre ? Vous n'imaginez pas à quel point ça peut être confortable, même. Et malgré tout, un beau jour, on en a marre. Parce qu'on préfère être vivant. Or,

être vivant, ça veut dire penser, souffrir, prendre des décisions, se tromper, payer pour ces erreurs, même au prix de cette vie qu'on a rachetée au néant du quotidien planifié.

Alors, on se rappelle le goût des choses et on cesse d'acheter des tomates hollandaises. On arrête, tout simplement. On refuse. On choisit les vraies. Ou bien on ne mange plus du tout de tomates.

Traduit du bulgare par Marie Vrinat